



Marta ALLUÉ, *Sauver sa peau. Un pari sur la vie que tout le monde croyait perdu d'avance*. Paris, Éditions Seli Arslam, 1996, 191 p.

La littérature anthropologique ayant pour thème l'expérience vécue de la maladie et de la souffrance nous a jusqu'ici peu habitués à ce genre d'ouvrage, à la fois personnel et introspectif. Les plus récents travaux réalisés dans ce domaine (Holland 1994, Kleinman 1995 et Vibeke 1997) reposaient plutôt sur des analyses de type phénoménologique qui tentaient de comprendre comment les individus interprètent et accordent une signification à leur existence en élaborant un récit autour d'une situation qui les accable. De leur côté, des auteurs comme Margaret Lock (1997) et Allan Young (1997) ont cherché à comprendre de quelle manière l'organisation sociale, économique et politique d'une société pouvait contribuer à façonner le champ des expériences individuelles socialement valorisées à l'égard de la souffrance, de la maladie et du bien-être. Das (1995) a quant à elle admirablement démontré de quelle façon l'expérience de la souffrance, dans un contexte de violence extrême, pouvait être transformée et récupérée par la tenue d'un discours familial particulier reproduisant, tout en les légitimant, les valeurs associées au pouvoir bureaucratique, judiciaire et masculin déjà en place au sein d'une collectivité.

Rien de cela ici. Aucune théorie. Aucune trace d'interrogations à caractère universitaire ou professionnel. Le propos vient au contraire de l'intérieur et il nous est livré à la manière d'un journal intime, empreint d'émotion et de sensibilité. Anthropologue de formation, Marta Allué fut victime d'un grave accident de voiture qui laissa la quasi-totalité de son corps brûlé au troisième degré. Résistant plusieurs mois à la mort, confrontée à une douleur aussi atroce qu'indescriptible et devant réapprendre ces moindres gestes qui font de nous des êtres humains libres et autonomes, elle raconte son histoire qui nous entraîne dans l'univers de la souffrance et de la solitude qu'elle suppose.

Les anthropologues qui s'intéressent à la mort, à la santé et à la maladie ont déjà montré que la souffrance déplace ceux et celles qui en font l'expérience en marge du lien social et aux limites de l'échange symbolique. Faire l'expérience de la souffrance, c'est en effet vivre la solitude, ou plutôt cette incapacité à partager avec ceux qui nous entourent la profondeur de notre atteinte, physique ou morale. C'est alors qu'une plainte souvent intraduisible prend le relais de la parole et prive ainsi le souffrant d'un rapport réciproque à autrui. L'expression de la douleur est un échec radical du langage. Seule, enfermée à l'intérieur d'un monde qui ne peut être partagé, Marta Allué a rapidement ressenti le besoin de « mettre en ordre » ce qui n'était alors que chaos, angoisse et désespoir. Paradoxalement, cet exercice permet à l'auteure de communiquer ainsi à son entourage ce qui est trop longtemps demeuré innommable. Chacun des épisodes de ce bouleversant récit plonge le lecteur au centre d'une aventure à laquelle nul ne peut rester insensible. Je pense ici à ces bains thérapeutiques effectués deux fois par semaine pour désinfecter le corps avant le changement des compresses qui recouvraient les plaies causées par les greffes ou les brûlures encore à vif. Sans épiderme, le contact de l'eau provoque une douleur telle que la seule idée de la mort devient synonyme de salut et de rédemption.

Bien sûr, ce témoignage est terrible et nous va droit au cœur. Mais être le témoin privilégié d'une démarche intérieure aussi bouleversante n'est jamais une expérience agréable.